

Historiens, journalistes, pédagogues FACE À L'ISLAM : Discours de l'occultation, de l'euphémisation et du révisionnisme

Les médias ne cessent de faire œuvre pédagogique pour nous aider à mieux saisir un islam qui serait mal compris et victime de préjugés, en particulier d'une assimilation entre islam et islamisme. Ce faisant, ils véhiculent des images positives qui ne sont pas elles-mêmes exemptes de préjugés. Nous nous sommes intéressés à ces tentatives pédagogiques (sous diverses formes : articles et numéros spéciaux, ouvrages à destination de la jeunesse) afin de déchiffrer ces représentations de l'islam aujourd'hui dominantes.

Jean Szlamowicz

Maître de conférences à Paris IV-

Sorbonne, auteur de *Détrompez-vous!*

Les étranges indignations de Stéphane

Hessel décryptées.

Un contenu apaisant

Le corpus de numéros spéciaux des magazines et d'ouvrages de vulgarisation, agrémentés de signatures d'historiens reconnus, dresse un portrait de l'islam rassurant. Tel est le constat obligatoire de ceux qui se veulent rectificateurs d'idées fausses : l'islam n'est pas dangereux, seuls les intégristes le sont et comme toutes les religions ont leurs intégristes, l'islam serait une religion comme les autres. Voilà la doxa tranquillissante vers laquelle convergent la plupart de ces publications.

Ces représentations sont fondées sur des récits et des axiomes historiographiques qui constituent une argumentation implicite, diffuse mais qui s'est

puissamment imposée comme doxa. J'ai appelé mythéologies ces récits politico-historiques qui construisent une vision du monde et deviennent ainsi les références mentales, l'espace idéologique à partir duquel l'opinion se manipule. Un certain nombre d'axiomes pré-pensés (« toutes les religions et cultures sont égales », « l'islam a été la victime de la colonisation », « l'islam est la religion des pauvres et des opprimés », « l'islam est une religion de paix et d'amour », etc.) ou de confusions offensives (assimilation de la critique de l'islam à une forme de racisme, par exemple) sont le signes d'un faisceau de récits ayant valeur de mythes fondateurs qui répondent à des objectifs idéologiques.

Cette mythéologie rassurante s'impose à longueur de publications. Les moyens mis en œuvre relèvent de la rhétorique (choix de formulation), de la tactique (occultations) mais aussi d'un dispositif énonciatif d'autorité qui repose sur la parole des experts (universitaires, chercheurs, « spécialistes ») comme cautions intellectuelles. Ce champ n'est pas strictement intellectuel, il est éminemment politique comme le montre l'agressivité manifeste de cette vision de l'histoire dont les tenants sont prompts à l'ostracisme¹. Nous voulons montrer que l'écriture de cette histoire passe par une stylistique et une argumentation et que c'est par ce biais que s'impose une idéologie.

Les numéros spéciaux à destination du grand public de *Sciences et vie*² ou de la revue *Historia*³, les articles de mise au point du *Monde*⁴, ou les ouvrages pour enfants⁵ proposent une lecture similaire de l'histoire de l'islam. L'histoire qu'ils écrivent fait de l'islam une religion de paix et de tolérance, une religion de savoir respectant les arts, une religion tournée vers la spiritualité, une religion novatrice et libératrice⁶. Cette vision apologétique de l'islam flirte fréquemment avec l'anachronisme puisqu'elle ne cesse d'épouser les valeurs occidentales contemporaines pour présenter l'islam comme compatible avec l'occident. Cette circularité démonstrative est de toute évidence soumise à des problématiques qui concernent le fameux « vivre-ensemble » que notre époque célèbre et répond à une stratégie globalement admise et encouragée par l'Union Européenne⁷.

L'évidence multiculturelle est devenue un impensé qui occulte même la mémoire factuelle au point où l'histoire est quotidiennement bafouée par de tels vulgarisateurs. Pour ce qui concerne les faits historiques et l'incessante histoire de conquêtes, de massacres, de spoliation, de discrimination de l'islam, on se reportera à divers ouvrages, principalement, *The Legacy of Islamic Antisemitism From Sacred Texts to Solemn History* (Prometheus Books, 2008), *Le génocide voilé* de Tidiane N'Diaye (Gallimard, 2008), *The Legacy of Jihad: Islamic Holy War and the Fate of Non-Muslims* d'Andrew Bostom (Prometheus Books, 2008), *Islamic Imperialism* d'Efraïm Karsh (Yale University Press, 2007), *The Mind of Jihad* de Laurent Murawiec (Cambridge University Press, 2008) ainsi que *Les Chrétientés d'Orient entre Jihad et Dhimmitude, VII-XX^e*

siècle (Editions du Cerf, 1991) et *Juifs et Chrétiens sous l'islam: les dhimmis face au défi intégriste* (Berg International, 1994).

L'islam pour les enfants

Cet ouvrage de la collection « La vie privée des hommes » s'intéresse aux débuts de l'islam. Il est signé de Mokhtar Moktefi avec l'imprimatur de Pierre Miquel « professeur émérite à la Sorbonne » et se veut à destination des enfants « à partir de 8 ans ». Il ne propose pas une vision historique de l'islam mais une vision islamique dès la 4^e de couverture qui se propose de comprendre pourquoi « la civilisation de ce grand empire » est « si remarquable ». Le choix même de la dénomination du prophète tourne le dos à la tradition linguistique française. Dire « Mohammed, improprement appelé Mahomet » (p. 50), c'est un peu comme si on disait « London, improprement appelée Londres » : c'est tenir la lettre originelle comme seul repère pensable, comme détentrice d'une vérité qui justifie de récrire l'histoire – en l'occurrence celle de la langue française – pour se conformer à une origine considérée comme intouchable dans la corporéité de son signifiant. Introduire la modalité appréciative (« improprement ») serait justifié s'il s'agissait, par exemple, de rectifier un jugement erroné. Or, il ne porte pas sur un contenu de sens mais sur la lettre même du nom. Le lexique d'une langue dans sa matérialité n'est pas passible de jugement – sauf si l'on considère que le signifiant est sacré et que la langue arabe en tant que langue de l'islam doit remplacer les autres langues.

Le récit historique sera orienté dans le même sens. « Au début du VII^e siècle, Mohammed propage la parole de Dieu et donne naissance à l'islam » : cette structure zeugmatique⁸ du point de vue de la valeur référentielle montre une adoption du point de vue islamique. En mettant sur le même plan de réalité la datation de la naissance de l'islam, qui est un fait historique, et l'existence de la parole de Dieu, considérée comme réelle alors qu'il s'agit d'une révélation religieuse surnaturelle, le rédacteur pose la véracité du point de vue de l'islam comme histoire.

Simultanément, l'islam est présenté comme une religion spirituellement « meilleure » que les autres : « au mystère de la Trinité où Dieu est à la fois le Père, le Fils et le Saint-Esprit, l'islam apporte une réponse claire à la portée de chacun : Dieu est unique ; il n'a ni père ni fils. (...) Il n'y a ni sacrements ni clergé. Le musulman communique directement avec Dieu » (p.6). L'« invention » du monothéisme est ainsi subrepticement attribuée à l'islam en effaçant l'histoire juive du texte que copie pourtant le Coran. L'islam est présenté comme un progrès théologique : comme si l'adoption de l'islam par les populations était le résultat d'un libre choix spirituel et non la résultante d'une oppression et d'une conquête militaire. La juxtaposition des principes du christianisme avec ceux de l'islam trahit deux mouvements : l'un qui consis-

te à s'adresser à un public chrétien afin que la comparaison soit parlante (et qu'il soit mis en situation de critique) et l'autre, avec l'anachronisme du recours à une sorte de principe « démocratique » (car l'islam est « à la portée de chacun »), que le christianisme est inférieur. Ce texte possède une dynamique de conversion : le chrétien doit comprendre en quoi l'islam est objectivement meilleur.

Euphémisation de la violence

« Cette nouvelle religion monothéiste unifie les Arabes, modifie l'équilibre des forces dans le pays, dans la région et dans le monde » (p.6).

On remarque l'axiologie positive des termes (« unification »), l'euphémisme (« modifie l'équilibre des forces » signifie « déclenche des guerres ») et l'énumération avec gradation qui possède une fonction ornementale et grandiloquente. La conquête militaire musulmane est décrite de manière singulièrement positive. Le fait de la colonisation religieuse, violente et établissant une domination politique, économique et spirituelle sur les populations soumises est présenté comme un bienfait : « ces conquérants sont parfois accueillis en libérateurs par les populations soumises à une autre domination étrangère ». Le lexique est instructif : plutôt que « colonisateur » ou « envahisseur », le terme « conquérant » est utilisé, avec toute sa force axiologique qui en fait un terme porteur de dynamisme plutôt que d'oppression. Si l'on se reporte à une description du VIII^e siècle d'une de ces innombrables conquêtes, la formulation est plus précise et nettement moins agréable à entendre :

«[En 793] Hisham, prince d'Espagne, envoya en territoire ennemi une grande armée commandée par Abd al-Malik (...) qui poussa jusqu'à Narbonne et Gijon. (...) Pendant de nombreux mois, il sillonna la région en tous sens, violant les femmes, tuant les guerriers, détruisant les forteresses, brûlant et pillant tout sur son passage, repoussant les ennemis qui s'enfuyaient dans le plus grand désordre. Il rentra sain et sauf, emportant avec lui Dieu sait quelle quantité de butin. C'est l'une des plus célèbres expéditions des Musulmans en Espagne⁹».

« Dans les territoires conquis naissent de nouvelles villes. La mosquée est l'une des premières constructions. Elle permet le rassemblement des fidèles et sert de centre d'instruction et de diffusion religieuses. »

La conquête n'est pas placée dans le paradigme du militarisme et de l'expansionnisme mais dans la perspective de la création : « naissance », « construction », « instruction » sont les termes qui sont associés à la conquête. Les illus-

trations nous montrent des ouvriers du bâtiment ou un copiste au travail, des soldats défilant dans le désert en rangs soignés. Les différents chapitres sont placés sous le signe du dynamisme économique, spirituel, voire psychologique. Les titres annoncent une forme d'insouciance radieuse (« Les fêtes populaires », « Le temps de se divertir », « Le faste des palais »), de prospérité (« La Mecque, carrefour commercial », « un commerce dynamique », « la richesse des souks », etc.).

L'esclavage est sans cesse évoqué comme une institution bienveillante : on donne l'exemple en image d'un esclave qui ayant été battu sera libéré par un juge ; des images de soldats sont accompagnées de la légende « les esclaves se retrouvent nombreux dans l'armée. (...) Ils finissent par détenir le vrai pouvoir » (p. 27). Nulle mention des raids destinés à procurer des esclaves en nombre (l'invasion de l'Isaurie en 650 rapporte par exemple 5000 captifs) et qui sont constitutifs du pouvoir islamique. L'occultation de la pratique esclavagiste dans l'économie musulmane dans cette présentation pose un problème de fond : plutôt que de replacer cette pratique dans l'histoire, l'auteur choisit d'en effacer l'importance. Ce révisionnisme est plus révélateur encore que l'esclavage lui-même car il révèle qu'au lieu d'être narré avec la distance de l'historien, cette violence historique de l'islam n'est pas assumée, ce qui implique une identification avec cette histoire présentée de manière forcément tendancieuse.

« Les Bédouins ont coutume d'effectuer des razzias dans les clans adverses. Ils cherchent à s'emparer de leurs troupeaux sans provoquer mort d'homme ». (p.19)

Là encore, il est donné de la violence une image inoffensive, faisant de la razzia une sorte de jeu sans conséquence. Le fait de spécifier « sans provoquer mort d'homme », comme s'ils livraient bataille avec des techniques de combat d'une virtuosité particulière, adaptées à l'absence de létalité, est l'indice d'un effort argumentatif suspect. L'argumentation implicite est que l'islam est résolument « pacifiste », y compris dans son art de la guerre. La réalité est différente et l'on peut comparer avec les chroniques de l'évêque Jean de Nikiou qui décrit les invasions arabes en Egypte à partir de 640 qui massacrèrent la totalité des troupes byzantines lors de la prise de Bahnasa et « passèrent au fil de l'épée tous ceux qui se rendirent ; ils n'épargnèrent personne, qu'il s'agisse de vieillards, de nourrissons ou de femmes¹⁰ ».

Dans le chapitre « Les soldats du Prophète », on explique que les conquêtes se font à mesure que « des combattants, séduits par l'islam rejoignent l'armée musulmane » (p. 12). Le reste de la conquête, fréquemment évoqué de manière périphrastique (« l'extension de l'islam », p. 20) est présenté d'une manière résultative plutôt que processuelle. Autrement dit, le résultat final est mis en valeur au détriment du processus guerrier lui-même. On apprend ainsi

que l'islam « unifie des régions jusque là en guerre » (p. 20). En l'occurrence, « unifier » signifie conquérir militairement, convertir religieusement et soumettre à la *pax islamica*. La prise de la Mecque est racontée en ces termes : « presque toute la population se convertit sauf des tribus du Sud qui se soulèvent contre la profanation de leurs idoles. Le Prophète envoie un détachement contre elles. Un an plus tard, l'Arabie est musulmane, unifiée avec un pouvoir et un état ». L'ellipse de ce qui s'est passé durant cette année et de ce que peut bien faire un détachement de soldats est significative de cette technique narrative. Le développement de l'islam par Mahomet est systématiquement présenté comme le résultat de conversion « spontanées » face à la foi véritable. Il va sans dire que les populations conquises étaient islamisées de force.

« Les femmes travaillent énormément mais disposent d'une relative indépendance. » (p. 19)

Autre violence, celle de la condition féminine, qui n'est évoquée que par des adoucissements (leur « relative indépendance »). Le chapitre sur « mariage et polygamie » est uniquement consacré aux préparatifs des cérémonies et ne considère que les aspects décoratifs ou culinaires. Sans distance ni contextualisation, il présente le voile comme signe de décence.¹¹

Anachronisme et dhimmitude: les rapports avec les chrétiens et les Juifs

Dans un chapitre intitulé « Une société multiraciale », on proclame que « chrétiens et juifs conservent leurs lieux de culte, participent à part entière à la vie sociale. La communauté juive cesse d'être persécutée et sa culture vit son âge d'or. (...) Toute ethnologie ou religion peut vivre au sein du territoire de l'islam » (p. 26). On mentionne les esclaves mais tout ce qui en est dit est que « certains chrétiens et certains juifs jouent le rôle d'intermédiaire dans cet immense trafic ».

« Le Coran reconnaît la Bible et considère Abraham, Moïse et Jésus comme des prophètes. Les chrétiens et les Juifs y sont appelés "gens du Livre". Ils ont le statut de "protégés" qui leur permet de conserver leurs biens, leurs lieux de culte, leur justice. Ils désignent leurs représentants auprès des nouvelles autorités et, en contrepartie de cette "protection", payent un impôt » (p. 6). Sur le plan théologique, ce que le texte ne dit pas, c'est que la reconnaissance des autres religions est une annexion théologique, la Torah, la Bible et les prophètes n'étant reconnus que dans le sens où ils annoncent l'islam comme la « vraie » religion.¹² Pire, le texte affirme comme fait historique « Abraham, l'ancêtre des Arabes, est le premier musulman » (p.54). Ce texte à destination des enfants établit donc le point de vue religieux islamique non comme vérité relative mais comme vérité absolue.

Sur le plan politique, le texte présente les chrétiens et les Juifs comme bénéficiant d'un statut enviable alors qu'ils deviennent des citoyens de seconde zone, avec levée d'un impôt forcé. La notion de « représentation » évoque des pratiques politiques modernes et démocratiques alors qu'il s'agit de la désignation d'interlocuteurs par une minorité discriminée pour négocier avec ses maîtres. La description d'une pratique de racket religieux prend alors les dehors généreux de la tolérance multiculturelle...

Cette argumentation a pour ambition de montrer que la constitution de l'empire islamique ne fut pas le fruit d'une contrainte mais de conversions spontanées ou d'une acceptation mutuelle en bonne intelligence. La réalité du prosélytisme islamique fut différente. On peut citer l'exemple du calife Souleiman (710-715) dont le collecteur d'impôt Usamah b. Zayd marquait les chrétiens au fer rouge comme preuve qu'ils s'étaient acquitté de l'impôt. Un infidèle qui ne portait pas cette marque se voyait amputer des bras avant d'être décapité. C'est ce qu'on appelle une politique incitative à la conversion. Une variante fut mise en œuvre par le calife Omar II pour convertir les chrétiens syriaques : il décida en 718 de tuer tout ceux qui refusaient la conversion. Les seules tensions politiques face à ces mesures furent un dilemme théologico-financier : fallait-il convertir les infidèles par zèle religieux ou leur laisser la liberté de culte afin de pouvoir taxer cette liberté ? Omar considérait de son côté que « Allah a envoyé son Prophète comme Missionnaire et non comme collecteur d'impôt ». ¹³ Yazid II partageait ce point de vue : en 723, 60 pèlerins en visite à Jérusalem se virent proposer une conversion à l'islam. Face à leur refus, Yazid, qui ne manquait visiblement pas de références religieuses, les fit crucifier.

Exotisme et émerveillement

La description des célébrations religieuses est systématiquement envisagée selon le paradigme festif et non politique ou théologique. La vision des fêtes religieuses est tour à tour chatoyante (pour l'anniversaire de la naissance du Prophète, « une magnifique retraite aux flambeaux est organisée »), romantique (« pour honorer la mémoire des morts, les femmes visitent leurs tombes. Des jeunes gens postés sur le chemin du cimetière rêvent d'un sourire »), ou culinaire (« les familles et les visiteurs se régalaient de sucreries et de gâteaux »).

Si la démonstration de puissance militaire est évoquée avec les défilés, c'est à nouveau selon un point de vue festif et un émerveillement technique : « les défilés militaires effectués au rythme des tambours et des trompettes (...) l'habileté des cavaliers, la discipline des fantassins et les étonnantes machines de siège de l'armée »(p.10).

Dans cet ouvrage, il n'est pas une seule ligne qui ne constitue une forme d'admiration pour la civilisation islamique. Sur le plan rhétorique, le fait marquant qui caractérise cet enthousiasme est la substitution d'une réalité

brillante, voire ludique, à ce qui fut un impérialisme religieux violent. Ces pages ont beau avoir été rédigées pour les enfants, elles présentent exactement la matrice que l'on retrouve dans les articles de vulgarisation pour adultes.

Historia : Mahomet, la fin des idées reçues

L'intention catégorique annoncée par le titre de ce dossier consacré à Mahomet dans *Historia* est relayée dès son introduction par une injonction au lecteur qui n'est pas loin du prosélytisme : « le lecteur occidental qui aborde la vie de Mahomet est appelé à un effort de dépaysement culturel. (...) Il lui faut se déprendre de l'habitude de penser qu'il n'existe qu'une seule figure possible de fondateur de religion, celle de Jésus. Renoncer à juger le premier par référence au second. Accepter la différence qui sépare leurs deux personnalités. (...) Afin d'accueillir Muhammad ibn 'Abdallah ibn 'Abd al Muttalib – son nom complet – dans sa propre vérité. » On demande donc au lecteur de suspendre son esprit critique et la référence à sa culture. C'est ainsi que révélation et apparition surnaturelles sont présentées comme des faits historiques datés. Partant, l'auteur procède à une lecture spiritualiste (et non politique) où le moteur de l'action d'un Mahomet rebelle est la révélation divine, la transcendance : « aux environs de l'an 610, il reçoit la Révélation. Dieu lui annonce qu'il l'a choisi comme dernier messenger. Sa vie bascule alors dans une phase radicalement nouvelle, où il lance un défi frontal à certains des fondements de la société tribale dont il est issu. (...) la Révélation se manifeste maintes fois par la suite, pour le guider en lui révélant la Parole de Dieu. » (p.54) L'auteur, « diplômé en philosophie politique »,¹⁴ écrit une histoire partisane, rejetant le paganisme comme un « culte sommaire » aux « certitudes étriquées » : l'islam « ouvre un espace de conscience nouveau » Hors de toute historicité et négligeant les facteurs socio-politiques de la montée en puissance de Mahomet comme chef militaire, l'islam est uniquement présenté comme un progrès spirituel.

Non seulement les auteurs justifient l'usage de la force pour imposer l'islam (présenté comme « petite communauté égalitariste », p. 50) mais il en fait une sorte de nécessité morale : « à ceux qui s'étonnent aujourd'hui de l'image d'un Prophète qui s'est battu les armes à la main, il faut rappeler le contexte de l'Arabie préislamique : les conflits entre communautés y étaient continus et n'étaient résolus que par le compromis. Le conflit entre le monothéisme et le polythéisme ne pouvant faire de l'objet de compromis, la guerre était inévitable » (p. 56). On frémit à pousser ces conclusions philosophiques jusqu'à l'époque contemporaine : la vraie foi justifie la guerre. En outre, les auteurs semblent procéder à un jugement de valeur considérant que l'islam est préférable au paganisme. Si même des auteurs présentés ailleurs comme « militants marxistes » et écrivant dans une revue française de grande diffusion sont susceptibles de considérer que la conviction de posséder la véritable foi

légitime la guerre sainte, on se demande à quoi sert leur tentative de donner une version édulcorée de l'islam...

L'islam est ensuite présenté de manière victimaire : « cet appel sera ignoré, puis moqué et enfin combattu » et Mahomet (« Muhammad » dans l'article) « fait le douloureux apprentissage de la marginalité, de l'adversité, de l'insulte à sa personne, autant de défis nouveaux pour lui, face auxquels il s'aguerit et trempe son caractère. ». Cette apologie psychologisante se poursuit jusqu'à sa mort qu'il accepte « avec une limpide sérénité ». Une telle hagiographie spiritualiste se devait d'en faire un pacifiste : plutôt que de souligner l'établissement d'un nouveau rapport de force, on présente sa victoire mecquoise comme une reddition spontanée. Le massacre des Juifs Banu Quraydha est présenté comme une aberration inexplicable, voire comme un épisode apocryphe (« ces gestes cadrent si mal avec l'ensemble des comportements de Muhammad, qu'on serait tenté de mettre en doute leur véracité, s'ils n'étaient cités par tous les chroniqueurs »). On ne décrit évidemment pas le massacre de la tribu juive des Quraiza dont les 600 à 800 hommes furent décapités tandis que femmes et enfants furent vendus comme esclaves en l'an 627. Un exemple de magnanimité et de progressisme sans doute.

La malhonnêteté intellectuelle est patente dans l'article d'*Historia* « L'héritage de Moïse et de Jésus » où Yvon le Bastard réussit l'exploit d'occulter totalement l'adversité coranique à l'égard des Juifs et des chrétiens. Le chapeau affirme « le Prophète est loin, très loin, de rejeter les autres religions du Livre. Pour preuve : le rapprochement entre les pratiques des communautés juives et chrétiennes, et l'islam naissant ». Présenter comme « preuve » de cohabitation le fait que l'islam ait copié ses principes religieux sur les deux textes monothéistes qui le précèdent reverse cette proximité au bénéfice du seul islam.¹⁵ On trouve comme intertitres ou encadrés de l'article « le Coran abonde de références bibliques ou parabibliques » ou encore « coexistence pacifique ». L'article évite soigneusement de signaler que la prière quotidienne rejette Juifs et chrétiens (« Dirige-nous dans le droit chemin/ Le chemin de ceux que tu as comblés de bienfaits/ non pas le chemin de ceux qui encourent la colère ni celui des égarés », ces deux derniers termes renvoyant respectivement aux Juifs et aux chrétiens). Les dizaines de versets appelant aux meurtres des infidèles ne trouvent pas non plus de place dans cet article.¹⁶ On cite de préférence les versets rédigés dans la période « mecquoise » de Mahomet avant qu'il n'accède au pouvoir (et qui sont effectivement « tolérants », Mahomet étant dans une situation de faiblesse politique et recherchant des appuis juifs) plutôt que de la période « médinoise » où son exercice effectif du pouvoir repose sur l'élimination des infidèles, qu'ils soient juifs, chrétiens ou arabes païens.

Ces divers articles utilisent une technique rhétorique récurrente : la mise en valeur d'une thèse présentée comme certaine, assortie ensuite de nuances et de réserves qui sont des concessions nécessaires à la réalité pour ne pas être

taxé de mensonge. Cela ne change pourtant rien à la thèse qui est présentée dans les titres ou intertitres et qui figure comme conclusion. C'est le cas dans *Historia* d'un article de Wahib Atallah dont le titre est « Les premiers droits de la femme », hyperbole anachronique et mensongère¹⁷ immédiatement contredite par le chapeau : « sur le statut [de la femme] aux premières heures de l'islam, on ne peut faire que des déductions... pas toutes négatives. A commencer par les dispositions coraniques la protégeant davantage ». Ce procédé d'annonce est suivi d'un retrait nuancé mais maintient malgré tout la première assertion... tout en précisant qu'il n'existe pas de preuves de ce que l'on avance ¹⁸!

Le même procédé est utilisé dans un autre article, signé Malek Chebel, intitulé « Le salut par l'abolition de l'esclavage » et dont le chapeau débute par « le Prophète s'est clairement prononcé contre l'asservissement » et présente en encadré une citation « le Prophète lui-même aurait racheté la liberté de captifs ». Dans un texte très contradictoire, il dit que « le Livre prêche la libération des esclaves » et citant quelques vagues propos de la Sunna, il conclut en disant « on peut donc penser que Muhammad n'était pas favorable à l'asservissement. A-t-il pour autant fait preuve de fermeté pour l'abolition ? Difficile de l'affirmer puisqu'il s'agit là d'une interprétation ».

Cette association de demi-vérité et d'obscurcissement factuel a pour fonction de faire paraître des mots dont l'axiologie ou les représentations sont positives sans pour autant les affirmer pleinement sous peine de tomber du côté du mensonge. C'est par exemple le rôle du conditionnel qui en titrant « le Prophète lui-même aurait racheté la liberté de captifs » associe le Prophète et l'abolitionnisme sans aucune factualité stable.

Citer « délivrez vos frères des chaînes de l'esclavage » à l'appui d'une conception abolitionniste de l'islam est une exagération. Cette phrase ne signifie rien d'autre qu'il faut s'efforcer de se libérer de la condition peu enviable de l'esclavage, ce qui tombe sous le sens. On pourrait d'ailleurs tout autant citer d'autres versets du Coran où libérer un esclave est présenté comme une sanction et non comme une bonne action :

« Dieu ne vous sanctionne pas pour la frivolité dans vos serments, mais Il vous sanctionne pour les serments que vous avez l'intention d'exécuter. L'expiation en sera de nourrir dix pauvres, de ce dont vous nourrissez normalement vos familles, ou de les habiller, ou de libérer un esclave. Quiconque n'en trouve pas les moyens devra jeûner trois jours. Voilà l'expiation pour vos serments, lorsque vous avez juré. » [5:89] La table servie (*Al-Maidah*)

Le retrait nuancé par rapport à la thèse annoncée ne change rien à la thèse dominante qui serait l'incompatibilité de l'islam et de l'esclavage. Si l'on considère la réalité de l'esclavage en terre musulmane, qui est une donnée

historique et civilisationnelle de l'islam¹⁹ et qui se perpétue aujourd'hui de la Mauritanie au Moyen-Orient, le décalage avec le titre est choquant. Accordons à Malek Chebel que le reste de l'article fait le point sur l'esclavage contemporain de manière convaincante. Il est cependant étrange de vouloir à tout prix préserver les racines de l'islam – comme si on pouvait vraiment croire que, au VII^e siècle, les normes de l'esclavage aient été plus douces qu'aujourd'hui. Par une étrange forme de fondamentalisme, l'auteur semble vouloir que Mahomet ait formulé un islam pur qui aurait été perverti par tous ses suivants. Même si cela était le cas (et Mahomet était, de fait, un chef de guerre, un polygame et un esclavagiste – ce que ne sont ni Jésus ni Moïse), cela signifierait que l'islam idéal n'a jamais existé. Cela constituerait plutôt un argument en sa défaveur qu'une exonération. C'est également la position de l'article du *Monde* de Mahmoud Hussein.

***Le Monde*, «Mahomet, prophète antifondamentaliste²⁰»**

Le titre semble se vouloir antiphraastique même s'il est avant tout absurde et anachronique dans sa manière de promouvoir une vision « anti-islamique » de l'islam. L'argument est fréquent : les islamistes n'auraient rien compris à l'islam réel et historique. On procède dans cet article au travestissement de Mahomet en « personnage magnanime et presque 'progressif' pour son époque ». Les guillemets ont pour fonction de montrer une distance qui anticipe les critiques historiques qu'on pourrait lui faire. En se gardant ainsi contre d'éventuelles rectifications, et en admettant presque que son propos est faux, l'auteur inscrit malgré tout les qualificatifs « magnanime » et « progressif » pour les associer à Mahomet.

Les auteurs Bahgat Elandi et Adel Rifaat (qui signent sous le pseudonyme de Mahmoud Hussein) se livrent à une explication apologétique de l'islam qui serait « meilleur » que le christianisme. Pour cela ils ont recours à des poncifs hédonistes versant dans la misogynie : « [Mahomet] encourage ses compagnons à avoir des femmes et à les honorer. L'idée de jouir de la vie terrestre est très importante (...) il n'y a pas de notion de péché comparable à celle du christianisme (...) Un musulman est donc plus à son aise par rapport aux choses terrestres, le plaisir, l'argent, la réussite qu'un chrétien ».

On remarque qu'il s'agit d'une version de l'islam à destination de l'occident puisqu'on a recours à l'hédonisme comme valeur positive, ce qui est assez éloigné de la réalité morale islamique (sauf peut-être effectivement pour le mâle dominant et polygame). La réduction de la polygamie à quatre épouses (que Mahomet lui-même n'a pas respecté, édictant de nouvelles règles en fonction de chaque nouvelle situation) est présentée comme une avancée : « il impose des conditions de respect des femmes ».

Autre anachronisme, l'évocation de la problématique multiculturaliste qui est une valeur de l'occident et non de l'islam qui persécute Juifs et chrétiens, (lesquels ont quasiment disparu des pays islamiques) et même les noirs comme

c'est le cas en Lybie). Evoquant les alliances avec les Perses, les auteurs affirment que « l'islam est devenu multiethnique ». Pour se conformer aux attentes philosophiques d'un lectorat laïque, les auteurs cherchent également à présenter un Mahomet rationnel : « dans l'islam originel, il n'y a pas de miracles ». S'ils apportent des nuances (« excepté le moment exceptionnel de la montée de Muhamad au ciel »), elles ont pour fonction d'anticiper des critiques et non de relever une contradiction.

Autre décalage par rapport à la réalité de l'islam, l'égalitarisme supposé de l'islam qui serait en avance sur le christianisme : « face à Dieu, l'appartenance tribale et le rang social ne sont plus d'aucun secours (...) dans la chrétienté, il a fallu attendre le protestantisme pour qu'une telle lecture de la Bible apparaisse... ».

Comme il se doit dans ce genre d'articles, le rappel chronologique fait l'impasse sur la description de la conquête militaire (« L'Arabie est acquise à l'islam, par conversion ou par la guerre sainte »), faisant même passer la prise du pouvoir par Mahomet pour la conséquence d'une injustice (Mahomet émigrant à Médine « pour fuir les persécutions »).

L'islam historique – 15 siècles d'événements – est balayé au profit d'une vision aseptisée sans oppression, sans conquête ni massacres, sans esclaves ni despotisme. Surtout, c'est un islam qui ne ressemble plus à l'islam : rationaliste, hédoniste, multiculturel, inventeur des droits de l'homme et de la femme... Outre que cette défense de l'islam est en porte-à-faux vis-à-vis de la réalité historique, il faudrait en conclure que l'islam du VII^e siècle était culturellement beaucoup plus avancé que l'islam tel qu'il existe aujourd'hui dans les théocraties qui le revendiquent. Ou bien faire le constat que l'islam historique n'a jamais concrétisé l'islam idéal et la promesse mahométane...

Cahiers de *Science et vie*

Consacré à « l'âge d'or de l'islam andalou », ce cahier spécial se concentre sur les aspects artistiques de l'islam (architecture, urbanisme). Tout est fait pour minorer la description de la conquête militaire et de l'oppression politique. Concernant les Juifs et les Chrétiens, le descriptif du statut de *dhimmi* a beau être juste, il ne cesse de faire apparaître des mots à l'axiologie positive (« les Chrétiens étaient tolérés dans le monde d'*al-andalous* », p. 58) qui sont contradictoires avec sa nature ségrégationniste. L'auteur de cet article²¹ présente même la domination musulmane comme un simple inconvénient que les chrétiens seraient coupables de mal supporter : « nous manquons de documents pour établir de manière certaine comment les chrétiens ont vécu cette condition, nouvelle pour eux, de minoritaires. Tout porte à croire qu'ils le vécurent plus difficilement que les Juifs, habitués à vivre sous un pouvoir leur imposant discrétion et discrimination ». Remarquons déjà que l'on sait parfaitement comment fut vécue cette période d'oppression²². Remarquons aussi

que le terme « discrétion » est une scandaleuse atténuation d'une condition juridiquement discriminatoire qui a été beaucoup décrite (conversions forcées, impôt religieux, inégalité juridique, persécutions...). Remarquons enfin que la notion de minorité est un anachronisme qui évoque de manière indirecte le multiculturalisme. L'argumentation perverse de l'article fait ainsi des chrétiens un groupe intolérant face à la diversité et au mouvement de l'histoire leur imposant de nouvelles conditions de vie – à savoir l'oppression et la précarité de leur vie. Le descriptif historique se poursuit en plaçant les chrétiens au fondement de leur propre discrimination :

« Il y eut même, au milieu du IX^e siècle, un grave moment de tension religieuse. Cela se passait à Cordoue. Un certain nombre de farouches opposants à la religion du vainqueur aspirèrent au martyr. Ils blasphémèrent en public l'islam et son Prophète. 48 de ces chrétiens furent exécutés entre 850 et 859. Les autorités musulmanes durent prendre des mesures pour décourager les candidats au martyr ».

Ce passage cumule les indices d'une écriture orientée. Tout d'abord, la violence est du côté chrétien (« farouches ») tandis que les musulmans sont du côté de la légalité (« vainqueur », « les autorités »). Il y a donc une forme de légitimation du vainqueur islamique, ce que confirme la façon de présenter la répression religieuse comme conséquence des actions chrétiennes. L'auteur fait des chrétiens le sujet de verbes d'action (« aspirer au martyr », « blasphémer en public ») tandis que l'action musulmane est atténuée (« 48 de ces chrétiens furent exécutés » ne fait pas apparaître le complément d'agent). Enfin, les « autorités musulmanes » sont présentées comme contraintes par les chrétiens : la modalité déontique en « devoir » les dédouane de toute intentionnalité. Sur le plan sémantique, le renversement de l'agentivité est manifeste : les chrétiens agissent alors que les musulmans réagissent. Ce serait donc les chrétiens qui provoquent leur propre oppression. L'argument final parachève ce renversement en présentant les autorités comme protégeant les chrétiens contre eux-mêmes grâce à un euphémisme remarquable : « décourager » signifie ici « tuer » et « emprisonner »...

On présente aussi de manière critique un texte d'Alvare de Cordoue qui se lamente de l'arabisation (« les chrétiens aiment à lire les poèmes et romances arabes »), ce qui permet de faire de l'islamisation de l'Espagne une simple affaire culturelle et de ceux qui résistent à cette arabisation d'indécrottables réactionnaires en escamotant la dimension politique et religieuse.

La description du statut des Juifs est identique puisqu'ils sont « libres de pratiquer leur foi tout en payant un tribut et en prenant soin de rester à leur place. Beaucoup de juifs ressentirent l'arrivée des musulmans comme un événement positif ». La discrimination est donc présentée comme une liberté et, au pire, comme un léger inconvénient qu'il serait malséant de ne pas sup-

porter au nom de la politesse et du vivre-ensemble (il faut « rester à sa place », euphémisme similaire à la « discrétion » évoquée plus haut).

En fait, les articles de cette publication sont pour ainsi dire superflus : dès la couverture apparaît la thèse dominante : « quand l'orient civilisait l'occident ». Par un remarquable renversement axiologique – celui-là même que l'on ne cesse d'imputer à l'occident colonial – le verbe « civiliser » se substitue au verbe « conquérir ». Voilà qui récuse définitivement la problématique du choc des civilisations : il n'y a désormais plus qu'une seule civilisation et elle est islamique.

Un arsenal argumentatif au service d'un révisionnisme global

Les grandes mythéologies sont elles-mêmes constituées de petits mythes. La valorisation historique de l'islam repose ainsi sur un faisceau d'arguments dont nous avons vu les manifestations. Ces sous-ensembles argumentatifs (mythe de la tolérance, de la non-violence, etc.) convergent et constituent autant des récits que des interprétations. Ce sont des moyens en vue d'une fin – soutenir que l'islam est une religion sans animosité envers les infidèles. Je parle d'arsenal (argumentatif, rhétorique, lexical...) pour désigner des moyens linguistiques, en particulier dans le cadre d'une narration, qui sont employés de manière récurrente et constituent une réserve à la disposition des défenseurs d'une thèse ou d'une mythéologie. On peut noter dans le cas de cette défense et illustration de l'islam diverses armes rhétoriques dont la thèse principale est l'atténuation de la violence qui prend diverses formes.

— SPIRITUALISATION : le jihad comme pure conquête « intérieure » ; la théologie islamique comme « progrès » sur le paganisme ; insistance sur la prière, sur la fraternité (entre musulmans...).

— DISSOCIATION ENTRE SPIRITUALITÉ ET POLITIQUE, ce qui constitue une régression théorique, descriptive et méthodologique. Rappelons le lien entre conquête politique et spirituelle, synthétisée par le concept de *jihad* : « Il n'appartient pas au prophète de faire des captifs, tant que, sur Terre, il n'a pas complètement vaincu les incrédules » (*Coran* VIII/8, 67) et « Aucun prophète n'a jamais fait de prisonniers qu'après avoir versé le sang d'un grand nombre d'ennemis » (*Coran* VIII/8, 68). Ce lien entre impérialisme et soumission, entre conquête et conversion, qui s'incarne dans la mise à mort des récalcitrants, n'est jamais mis en avant.

— VALORISATION RATIONALISTE ET MATÉRIALISTE : en privilégiant les sciences, les arts, l'urbanisme et en soulignant la « grandeur » de l'islam, ces textes choisissent de minorer les autres civilisations, comme si l'islam « inventait » de manière radicalement inédite, le commerce, la médecine ou la calligraphie.

— EFFACEMENTS : les mots « impérialisme » et « colonisation » sont résolument absents de ce récit de l'histoire (on pourrait ajouter « massacre », « pillage

ge », « viol », « torture », etc.). Le mythe de la tolérance remplace la réalité doctrinale (« Lorsque vous rencontrez les incroyables, frappez-les à la nuque jusqu'à ce que vous les ayez abattus », sourate XLVII;) et historique (15 siècles de jihad).

— ANACHRONISME ambivalent: ces textes déclarent prendre en compte le contexte pour excuser la condition féminine et l'esclavage tout en reversant au bénéfique de l'islam (sans contextualisation, cette fois-ci) des notions contemporaines (« société multiraciale », « droits de la femme », etc.).

L'euphémisation de la violence de l'islam constitue un discours, c'est-à-dire qu'elle repose sur des axiomes, des représentations qui sont articulées et qui font sens en tant qu'ensemble d'opinions-récits cohérent. De toute évidence, le choix de termes axiologiques à la place de raisonnements signe des textes de propagande. Car ils occasionnent un glissement de l'éthos textuel: là où des raisonnements ouvertement apologétiques auraient été jugés partisans ou polémiques, on leur substitue une valorisation souterraine et non déclarée. C'est tout l'enjeu de la stratégie euphémistique: masquer le caractère idéologique et contraignant des récits. Ils conditionnent l'acceptation par un large public d'une vision de l'histoire.

C'est là le retournement qui se joue: par des moyens rhétoriques, faire croire que l'islam possède une histoire compatible avec les valeurs humanistes occidentales contemporaines. Sur le plan philosophique, il nous semblerait plus sain d'assumer son histoire (comme on ne cesse de le réclamer à l'occident qui s'offre avec volontarisme en pénitent permanent) et de la dépasser plutôt que d'en masquer la nature.

Cette « pacification » de l'islam par le recours massif à des euphémismes et une occultation généralisée trahit une mauvaise conscience, une volonté de dissimulation, qui représente une trahison du travail de l'historien et de son éthique. Plutôt que de définir l'islam historique par son prosélytisme et ses racines culturelles bédouines (pratique de la razzia, de la polygamie, de l'esclavage, etc.), chacun des historiens vulgarisateurs s'acharne à masquer ce caractère conquérant, impérialiste et militariste. Ils préfèrent mettre en avant d'autres valeurs, parfaitement étrangères à l'islam historique, mais qui en revanche font partie des valeurs judéo-chrétiennes de la modernité occidentale: tolérance, droits des individus, solidarité... Ces anachronismes ont visiblement une valeur propagandiste et tentent de faire accepter l'islam contemporain en revenant sur son histoire, quitte à la changer si elle ne correspond pas à la réalité.

Par le concept de mythéologie et l'étude des moyens rhétoriques mis en œuvre, il s'agit pour nous de montrer la formation d'un langage totalitaire²³. La diffusion de multiples récits convergents vers une version unique de l'histoire construit, à petits pas indiscutables, dans le silence de l'acceptation d'axiomes quotidiennement martelés, la victoire d'une falsification révision-

niste. La mythologie d'un islam politique pacifique est le cheval de Troie de l'idéologie islamiste dans le cadre idéologique occidental.

La propagation de ces contenus exige d'en masquer le volontarisme et de s'abriter derrière l'autorité de la science et la rhétorique humaniste. L'autorité de l'historien permet ainsi de présenter comme faits avérés des interprétations tendancieuses. C'est donc une idéologie qui ne se présente pas comme telle et avance masquée derrière un ethos textuel rassurant : l'autorité savante des locuteurs présentés comme experts et l'idéologie libérale, humaniste qu'ils proposent sont les paravents de leur antonyme. Nous avons déjà étudié ce phénomène à propos du pouvoir de conviction de Stéphane Hessel²⁴.

A titre de comparaison avec l'histoire contemporaine, on constatera la longue litanie condamnatrice décrivant la moindre action d'Israël comme relevant du « massacre », de « l'apartheid », du « génocide », du « racisme », etc. Le contraste avec la bienveillance dont bénéficie l'impérialisme théocratique islamique doit interroger. La comparaison laisse penser que deux histoires concomitantes sont en train de s'écrire qui convergent par antinomie : d'un côté le noircissement d'Israël, de l'autre le blanchiment de l'histoire musulmane. Cela signifie que le discours mythologique contemporain est, de fait, de nature islamique.

A l'heure où les notions de « devoir de mémoire » ou de « mémoire de la colonisation » sont dévoyées à des fins politiques, la façon d'écrire l'histoire de l'islam pointe un enjeu éminemment actuel – il faut rendre présentable l'islam pour le public occidental²⁵. En écrivant une version pacifiée de l'islam, on veut croire (et faire croire) qu'il ne constitue pas la moindre menace envers l'occident – malgré quinze siècles de guerre continue ! – que ce soit comme religion ou comme civilisation. C'est d'ailleurs ne pas voir son essence théocratique et faire comme si on pouvait dissocier l'essor religieux du cadre culturel (certes protéiforme à l'échelle mondiale) qui le fonde et dont les valeurs, codifiées dans la charia, sont en opposition avec celles des sociétés occidentales judéo-chrétiennes. Ces récits en forme de projections désirantes sont des dénis d'histoire. Cela pourrait n'être qu'un aveuglement si cette doxa mythologique n'avait désormais force de loi dans le monde des idées médiatiques. Cette présence est le fruit du lobbying textuel dont nous avons donné un aperçu quantitativement très limité.

L'islam tabou

La défense de l'islam, associée de manière latente à des positions qui se prétendent antiracistes, est devenue une cause sacrée dans le dispositif intellectuel contemporain. Elle correspond à une tactique d'apaisement vis-à-vis des pressions islamiques qui ont été intériorisées, plus ou moins consciemment. L'islam devient alors un fétiche à défendre – alors qu'il faudrait plutôt défendre les populations qui y sont soumises – et participe d'un paradigme expiatoire égocentrique que l'occident fait sien dans une auto-flagellation

constante. C'est ainsi que l'occident, par la voix de ses représentants intellectuels, se considère coupable de colonisation, d'impérialisme, de racisme – sans voir la culpabilité islamique sur ces questions. Par contraste, il est remarquable que ces intellectuels islamophiles, vivant dans des pays aux valeurs humanistes et progressistes, considèrent l'islam religion totalitaire²⁶, misogyne et réactionnaire la plus puissante du monde, comme un havre de pureté. Ce discours s'est aujourd'hui aggravé et certains historiens ont franchi une nouvelle étape dans la diabolisation occidentale et la célébration islamique. En faisant par exemple de Sylvain Gougenheim leur bouc émissaire et en le prétendant islamophobe, ce qui est une tentative de délégitimation de son travail scientifique, certains universitaires instaurent ostensiblement un pôle idéologique dont les objectifs sont de faire taire toute critique de l'islam, devenu un tabou inapprochable.

Une clé de cette conception nous est livrée de manière revendicatrice par François Burgat, politologue au CNRS:

« S'il faut désigner sans complexe les expressions de la religion musulmane qui sont inacceptables et dont nous nous démarquons, il ne faut pas confondre islam et islamisme (...). Il faut donner à l'islamisme un autre nom et lui trouver une définition plus universelle : parler de sectarisme religieux de l'islam et travailler sur la matrice profane qui conduit à ces errements. Il faut historiciser et contextualiser ce phénomène de radicalisme, et rappeler que la capacité des religions à produire de la violence politique est universelle²⁷. »

Pour le formuler autrement, il faut extirper la violence de l'islam pour en donner une image lisse. L'islam serait, sans qu'on explique comment ni pourquoi, une pure spiritualité tandis qu'une énigmatique « matrice profane » serait responsable de la violence. La dissociation de la violence et de l'islam constitue un véritable programme. Ce projet repose sur une formulation intéressante : « historiciser et contextualiser » est coordonné à « rappeler que (...) la violence politique est universelle ». « Historiciser » ne signifie donc pas ici « expliquer par des raisons historiques » mais « situer à une époque précise », c'est-à-dire que le radicalisme serait ponctuel et sans aucun lien avec ses sources religieuses. Dans ce cadre argumentatif, il est à craindre que le verbe « contextualiser » ne signifie « relativiser », voire « excuser ». Le pointage historico-chronologique vise à faire de l'islamisme un hapax, une aberration, au sein de l'islam. Simultanément, il convient de faire de cette aberration une propriété universelle des religions – autrement dit de reporter sur les autres religions la violence particulière de l'islam.

Plutôt que de souligner, comme Bostom, une continuité philosophique de l'islam qui s'incarne dans le lien du théologique et du militaire et que les faits historiques rappellent sans cesse, le projet est ici de traiter la violence comme

un universel sans rapport particulier avec l'islam. Ce qui sous-tend la démonstration et constitue l'objectif avoué du chercheur est donc l'idée que la violence serait accidentelle et que l'islam serait vierge et vertueux, spirituel et pacifique. C'est un avatar du cliché de la « religion de paix et d'amour » qui serait perturbée par des terroristes parfaitement extrinsèques. Il ne s'agit donc pas de recherche historique mais d'un programme de défense. Le caractère idéologique de cette position est révélé par la position épistémologique qui est revendiquée : faire des spécificités historiques de l'islam des traits universels. Au lieu de se proposer d'établir des faits propres à l'histoire de l'islam, cette perspective est pseudo-comparatiste et pose *d'emblée* l'extension d'une histoire particulière à l'histoire de l'humanité.

Sur le plan historiographique, il est remarquable que notre époque se soucie autant de présenter les musulmans résidant en occident à l'heure actuelle comme des victimes (alors qu'ils bénéficient d'avantages sociaux et de protection dont ils ne bénéficieraient pas dans leurs propres pays – conditions totalement inédites dans l'histoire de l'humanité) tandis que dans le même temps, on s'acharne à atténuer la violence et l'oppression exercée par l'islam depuis sa naissance. Cela signifie que la pression idéologique pèse sur les consciences de la classe intellectuelle qui écrit l'histoire et qu'elle s'ingénie à réécrire une histoire présentable dans le cadre de problématiques contemporaines.

L'analyse linguistique montre le volontarisme de cette entreprise. En effet, il ne s'agit pas d'une méconnaissance de l'islam mais de la construction d'une réalité alternative. L'adoption de certains termes, la substitution de certains récits à d'autres, le sémantisme gommant l'intentionnalité et l'agentivité, une axiologie diffuse sont des moyens rhétoriques de construire certaines représentations. La thèse principale de cette entreprise idéologique vise à convaincre le lecteur de l'innocuité civilisationnelle de l'islam malgré des siècles de razzia, d'esclavagisme, de ségrégation et de guerre permanente contre l'occident.

Quand on songe aux trésors de subtilité rhétorique déconstructionniste à l'œuvre dans les discours politiquement corrects traquant le moindre supposé dérapage, cette complaisance révisionniste envers l'islam ne laisse pas d'interroger. Elle est un signe des temps d'une importance capitale : celle d'une adhésion sournoise, via un pseudo-progressisme et un humanisme dévoyé, à une condition de dhimmi post-moderne.

Notes

1. Citons les universitaires qui pétitionnent contre le chercheur Sylvain Gougenheim qui, se contentant de rappeler la transmission judéo-chrétienne de la culture grecque, devient soudain coupable de détruire le mythe d'un islam éclairé qui constituerait notre origine.
2. *Les cahiers de Science et vie*, n° 93, *L'âge d'or de l'islam andalou* (juin 2006).
3. *Mahomet, la fin des idées reçues*, n°734 (février 2008).

4. «Mahomet, prophète antifondamentaliste», in *Le Monde* 2 n°55 (5 mars 2005)
5. *Les débuts de l'Islam. 600-1258: de Mohammed à la chute de Bagdad*, Coll. La vie privée des hommes, Hachette Jeunesse (édition 2003).
6. On pourrait ajouter d'autres événements médiatiques pour le grand public comme l'exposition «L'âge d'or des sciences arabes» qui avait eu lieu en février-mars 2006 à l'Institut du Monde Arabe avec le soutien conjoint du ministère de la culture et d'entreprises comme Total («La naissance de l'Islam fut en réalité un fer de lance de la modernité, accompagnée d'un esprit d'ouverture et d'une grande tolérance.» il est bien entendu question d'une «civilisation du progrès, des recherches scientifiques, de l'épanouissement culturel, de la curiosité intellectuelle et de la liberté de pensée», in «L'apogée des sciences arabes» d'Elodie Rothan qui paraphrase le commissaire de l'exposition, Ahmed Djebbar, in *L'Internaute / Week End* de février 2006; (<http://www.linternaute.com/sortir/sorties/exposition/sciences-arabes/sciences-arabes.shtml>)
7. Bat Ye Or souligne les décisions politiques du «Dialogue Interculturel» de l'UE consistant à adopter «la promotion de la culture islamique» en Europe, ce qui revient à «subordonner la culture à la politique comme l'avait fait le fascisme, dépouillant la culture des attributs de la liberté» et a pour conséquence «la mise au pas des médias et des nouveaux programmes d'éducation s'adressant aux enfants»(pp.73-138), *L'Europe et le spectre du Califat* (2010), Editions Les provinciales.
8. Procédé stylistique selon lequel «un terme est assorti d'au moins deux qualificatifs ou circonstants sémantiquement hétérogènes» (G. Molinié, *Dictionnaire de rhétorique*, Livre de Poche, 1999) Par exemple: «*Je m'étonnais de son aménité et que ses yeux fussent rougis par les larmes*» (Mauriac).
9. Ibn al-Athir, *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, cité par Bostom, op. cit. p. 597.
10. Cité par Andrew G. Bostom (ed.), *The Legacy of Jihad*, p. 390.
11. Ne parlons pas de la sujétion juridique qu'annonce le Coran: «Les hommes ont autorité sur les femmes à cause des qualités par lesquelles Dieu a élevé ceux-là au-dessus de celles-ci et parce que les hommes emploient leurs biens pour les dépenses de leurs femmes. Les femmes vertueuses sont obéissantes et soumises» (*Coran*, 4,3 4).
12. Daniel Sibony, *Les trois monothéismes*, Seuil, 1997.
13. Bostom, op. cit. p. 391.
14. Il s'agit de Mahmoud Hussein, c'est-à-dire le pseudonyme des deux auteurs qui signent l'article du *Monde* que nous présentons plus loin.
15. «L'élimination des Juifs de Médine fut suivie d'une fracture grandissante entre l'islam et ses origines juives (et, dans une moindre mesure, chrétiennes). Quand il s'était installé à Médine, Mahomet avait cherché à séduire la population juive locale en soulignant les similitudes entre sa religion naissante et le judaïsme et en adoptant un certain nombre de pratiques et de rites religieux juifs. (...) Ces gestes envers eux n'impressionnèrent guère les Juifs de Médine. Plutôt que de reconnaître Mahomet ou de s'allier avec lui contre les idolâtres de la ville, ils devinrent des critiques virulents et firent ressortir les manquements et les incohérences du Coran et ses mauvaises interprétations des paraboles de l'Ancien Testament. Plein d'amertume, Mahomet commença alors à dresser dans ses révélations un portrait des Juifs où ils figuraient comme des traîtres perfides qui avaient persécuté les anciens prophètes et falsifié les Saintes Ecritures. Il modifia la direction de la prière de Jérusalem à la Mecque, fit passer le jour de repos sacré du shabbat au vendredi.» Efraim Karsh, *Islamic Imperialism*, p.15.
16. Citons par exemple: la sourate XVIII: «Si les Infidèles appellent au secours, on les secourra avec une eau comme de l'airain (fondu) qui brûle les visages.» (La caverne, v. 28/29). Ou bien la sou-

rate II: «Tuez-les partout où vous les atteindrez! Expulsez-les d'où ils vous ont expulsés! La persécution [des croyants] est pire que le meurtre. [Toutefois], ne les combattez point près de la Mosquée Sacrée avant qu'ils vous y aient combattus! S'ils vous y combattent, tuez-les! Telle est la récompense des Infidèles». (La Génisse, verset 187/191). La sourate III: «(Allah fait cela) afin que vous tailliez en pièces ceux qui sont infidèles, (pour que) vous les culbutiez et qu'ils s'en retournent déçus.» (la famille d'Imran 122/127), etc. etc.

Sourate IX: «Quand les mois sacrés seront expirés, TUEZ les Infidèles quelque part que vous les trouviez! Prenez-les! Assiégez-les! Dressez pour eux des embuscades! S'ils reviennent [de leur erreur], s'ils font la Prière et donnent l'aumône (zakât), laissez-leur le champ libre!» (Revenir de l'erreur ou l'immunité, v. 5).

Al-Maidah 51: «Ô les croyants! Ne prenez pas pour alliés les Juifs et les Chrétiens; ils sont alliés les uns des autres. Et celui d'entre vous qui les prend pour alliés, devient un des leurs. Allah ne guide certes pas les gens injustes.»

17. En tout cas, il n'est pas fait mention des versets soulignant la sujétion de la femme ou du discours d'adieu de Mahomet où il recommande concernant les épouses: «si elles se soumettent à vous, alors elles ont le droit d'être nourries et habillées convenablement (...) frappez-les modérément». On ne rappelle nulle part qu'est inscrite doctrinalement dans l'islam l'infériorité de la femme, sur le plan religieux et juridique – ce qui n'est de toute manière pas séparable.

18. Face à la question de la méthodologie, l'auteur expédie toute nuance en affirmant: «nous avons éludé ce tracis intellectuel et publié une traduction française de la plus ancienne biographie, celle d'Ibn Hicham. Voici ce que nous apprend cet historien sur la vie conjugale du Prophète, et plus généralement sur son rapport aux femmes». Il présente donc le texte d'Ibn Hicham (du IXe siècle) comme historiquement fiable. Il ne voit du reste aucun problème à ce que Mahomet épouse Aïcha quand elle a entre 7 et 10 ans («un rayon de soleil», sic!) et présente ses multiples épousailles («mariages de bonté pour les veuves») selon une vision psychologisante sans fondement socio-historique («Muhammad a connu la passion de l'amour, ses tribulations et ses plaisirs»).

19. Cf. Gilles Milton, *Captifs en Barbarie* (Petite Bibliothèque Payot, 2004); Tidiane N'Diaye *Le Génocide voilé* (Gallimard, 2008), *Islamic Jihad: A Legacy of Forced Conversion, Imperialism, and Slavery* M. A. Khan (iUniverse.com, 2009), *Slaves and Slavery in Muslim Africa, Islam and the ideology of enslavement* (John Ralph Willis, Frank Cass Publishing 1986).

20. *Le Monde* 2 n°55 (5 mars 2005) pp. 54-58.

21. Jean-François Mondot, «Chrétiens en terre d'islam», pp.58-61.

22. Bat Ye Or, *Les chrétiens d'Orient entre Jihad et Dhimmitude, VII-XXe siècle*; Bernard Lewis, *The Jews of Islam*, Princeton University Press, 1987.

23. Cf. Jean-Pierre Faye, *Introduction aux langages totalitaires*, Hermann, 2003.

24. Jean Szymowicz, *Détrompez-vous! Les étranges indignations de Stéphane Hessel décryptées*, Intervalles, 2011.

25. Il y a un volontarisme politico-diplomatique dans l'écriture de cette histoire que détaille Bat Ye Or dans ses derniers ouvrages. Voir note 7.

26. C'est ce que décrivent les auteurs qui l'ont vécu, parfois parquées derrière un voile: Ibn Warraq, Ayan Irsi Ali, Wafa Sultan, Chahdortt Djavann...

27. «Islam, islamisme: un risque de raccourci dans les programmes scolaires», *Le Monde*, 13/06/07.